

5 mars 1971. Le futur FHAR attaque Laissez-les-vivre

Le 5 mars 1971, le futur Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire investissait en fanfare le premier congrès de Laissez-les-Vivre ! Au premier rang, Marie-Jo Bonnet et Françoise d'Eaubonne nous font revivre l'un des tous premiers affrontements de l'histoire du droit de choisir en France... Un vrai délice d'histoire orale !

Fiammetta : Comment es-tu entrée au mouvement ?

Marie-Jo Bonnet : En lisant *le Torchon brûlé* n°0. Les filles du journal se réunissaient aux Beaux arts. Début février, j'ai pris mon courage à deux mains et je suis descendu en solex à Paris. Ce soir là, il y a eu une petite affiche sur la grille des Beaux arts disant qu'elles étaient parties à l'Institut catholique pour la conférence du Pr. Lejeune. Deux ou trois filles étaient là et hop ! On a décidé d'y aller... Mon initiation au mouvement a été une grande émotion. J'avais été élevé chez les soeurs, éduquée chez les catholiques et voilà que je débarque à la catho avec des filles ! J'avais 20 ans, j'étais une petite jeune comme disait Anne Marie « une jeune débutante à peine sortie de son couvent ».

Françoise d'Eaubonne : Mais tu en a toujours l'air ! (rires)

Marie-Jo : Nous étions le fameux jour du «mou de veau», celui où Anna de Bascher a balancé du mou de veau sur la table de conférence du professeur Lejeune parce qu'il disait

« mesdames quand vous êtes en voiture vous êtes responsable de vos passagers, donc vous ne devez pas avorter ». Anna se lève, lui dit : « mais monsieur mon ventre n'est pas une voiture ! » et elle lui balance le mou de veau ! Tout

le monde s'était levé et commençait à chanter l'hymne, et moi je débarque là. On était, je ne sais pas moi ... une centaine. Même pas. Une cinquantaine de filles. Evidemment, on a été expulsé de la salle. Les filles se sont mises à coller des autocollants marqués «avortement libre et gratuit 24 h/ 24» sur les seins des statues de bonnes soeurs dans le jardin. Après, on s'est retrouvées dans la rue d'Assas en train de chanter l'hymne des femmes. Une journaliste était là. C'est à ce moment que Monique Wittig m'a adressé la parole en me disant : « tu es nouvelle ? ». J'ai répondu oui. Et elle m'a dit «vient on va au café» (rires). Evidemment, je ne savais pas que c'était Monique Wittig puisque je ne connaissais personne. J'étais là avec mon solex, je débarquais de ma banlieue... Et je suis allée au café. Monique m'a dit : « Bon. Tu es au lycée Claude Monet, c'est là qu'est Anne Zelinski ». J'étais en khagneet j'avais eu Sarah Kauffman comme prof. de philo l'année précédente, mais on était surtout dans les comités d'actions lycéens... Tu sais, tous les trucs après mai 68. Il y avait une agitation intense. Anne Zelinski était prof d'espagnol. Je suis allée la

voir et elle m'a indiqué un local rue des Canettes. C'est dans ce local que je suis tombée sur un papier mis par Margaret disant que le groupe des *Polymorphes perverses* se réunissait à Kremlin Bicêtre le dimanche suivant pour débattre d'une politique sexuelle et, une fois de plus, j'ai débarqué. Il y avait Anne Marie Grégoire, Margaret Steventson, Maryse (la compagne d'Anne Marie) et d'autres filles, Geneviève dont était amoureuse Margaret... Enfin, c'était extraordinaire, absolument extraordinaire ! Anne Marie— qui était par ailleurs à Arcadie avec Françoise— commençait à trouver que les filles du MLF étaient trop timorées par rapport à l'homosexualité et elle a décidé d'organiser une réunion à Arcadie sur l'homosexualité féminine. C'était la première fois que j'y allais. Tu y étais Françoise. Tu te souviens, c'était vraiment intense...

Françoise : j'ai dû prendre le crachoir parce qu'Anne Marie n'attendait que 5 ou 6 filles et elle a vu en arriver 50 ! Elle m'a dit «Françoise au secours!» Elle avait une voix assez menue, mais moi j'ai un bon organe. J'ai pris le crachoir et j'ai dit ce qu'elle aurait voulu dire. Après cela, elle a repris courage pour dire que nous pourrions peut-être faire un livre sur le sujet. Le barman d'Arcadie—que l'on avait surnommé Adamo—était effaré. Il

n'avait jamais vu autant de femmes à Arcadie ! Il venait glisser un oeil de temps en temps et repartait faire son rapport à monsieur Baudry. Je ne l'oublierai jamais...

Marie-Jo : Baudry était le directeur d'Arcadie... Tout cela se passait durant le mois de février et moi, j'avais le concours de khagne en mai ! (rires). Le printemps 71 a été incroyable. Il y a eu une histoire avec Ménie Grégoire (l'émission de radio où les filles du MLF ont débarqué sans prévenir, NDLR)—à laquelle je ne suis pas allée parce que je devais travailler, et puis celle de la Mutualité. Je ne sais plus comment je me suis retrouvée là...

Moruni : Tu as participé à l'organisation ?

Marie-Jo : Bien sûr. Avec *Les polymorphes perverses*, on se réunissait les dimanches. On prenait le thé, on lisait Freud, faisait tourner les tables, c'était génial.

Françoise : Ça va très bien ensemble : faire tourner les tables et lire Freud (rires)

Marie-Jo : On était des expérimentales, on faisait toutes les expériences possibles et imaginables. Il y avait des filles comme Maryse qui étaient de grandes médiums. Moi, c'était la pre-

mière fois. On était là, avec nos mains... à découvrir la culture des femmes...

Fiam : Est ce que vous fleuriez ensemble ?

Marie-Jo : Il y avait des histoires d'amour ! C'était sérieux... On était pas votre génération ! Remets toi dans l'atmosphère... Tu te rends compte que l'on parlait de l'homosexualité féminine dans un groupe de femmes ! Moi, c'était la première fois que j'en parlais. J'avais juste lu un livre où Joyce Macdugal disait que l'homosexuel avait un complexe de castration ! Je me souviens d'avoir été terriblement choquée (d'ailleurs je l'ai descendue dans mon livre). Je ne me reconnaissais pas du tout . De toute évidence, elle était complètement passée à côté. Je me suis sentie castrée de ma féminité par une société phalocrate., certes... Mais pas castrée de ma masculinité, loin de là...

Françoise : Pour en arriver à cette fameuse Mutualité, il faut rappeler la genèse du FHAR. Je me souviens d'une réunion où l'on avait diné dans un restau avec des hommes d'Arcadie. C'était la première réunion de la constitution du FHAR. Jusque là, il ne s'agissait que de réunir des lesbiennes pour faire quelque chose d'indépendant. On avait pas encore envisagé le FHAR à titre mixte. Mais juste à la fin de cette réunion, deux mecs sont arrivés et Anne Marie leur a sauté au coup en disant : «ce sont des alliés objectifs ! ». Et quand Anne Marie disait, j'avais toute confiance.

Marie-Jo : Il faut dire aussi qu'Anne Marie Grénois avait déjà beaucoup travaillé la question de l'homosexualité, elle avait une pensée claire. C'était une femme étonnante, tant sur le plan de la pensée.que du verbe. Une vraie oratrice ! Sa pensée me fascinait !. Et c'était important d'avoir des femmes qui avaient déjà réfléchi. Margaret—qui faisait partie des 10 femmes ayant déposé une gerbe à la mémoire de la femme du soldat inconnu, NDLR— avait, elle, écrit un texte : « le lesbianisme comme position révolutionnaire » Formée à la gauche Américaine, elle nous emmenait toute cette culture. Elle avait obtenu une bourse pour faire sa thèse en France...

Marie-Jo : Elle montait sur la table en criant : « ne jouissez pas dans le système ! ». A part ça, elle ne nous parlait que de créer des crèches sauvages. Maryse lui disait «mais enfin on en a marre, parle nous d'homosexualité, tout le monde parle des enfants ! » Mais elle parlait toujours de crèches sauvages (rires).

Françoise : Ce sont de bons souvenirs... Moi, j'ai raté le lancement du mou de veau sur Lejeune et aussi la superbe prestation de Menie Grégoire. Elle était tellement terrifiée qu'elle était allée se réfugier dans les vestiaires en criant «il se passe une chose extraordinaire, les homosexuelles envahissent la scène, coupez, coupez !». (rires). Quant au speaker, très décontracté, il a dit «bon je passe une chanson de

Ne jouissez pas dans le système

marin, c'est de circonstance». Et l'on s'est mises à entendre *Hardis les gars, mirontons* etc. Les auditeurs ne comprenaient plus rien ! On entendait des cris derrière, les filles scandaient : liberté ! liberté ! Mais la plus belle histoire avec laquelle je me sois taillée un succès en la racontant à l'université de Marseille, c'était celle de cette fille qui avait attrapé la tête du curé invité à l'émission. Il s'appelait Guignard. C'est lui qui avait déchaîné tout le monde en disant « *j'entends souvent en confession des homosexuels venir me parler de leurs douloureux problèmes* ». La bonne femme avait pris la tête de Guignard et la tapait sur la table. Menie Grégoire, indignée, n'arrêtait pas de répéter : « *finissez sales gouines* ». Alors la fille s'est arrêtée et lui a dit : « *Madame je ne suis pas gouine, mais à vous entendre je n'ai qu'une idée, c'est de le devenir !* ». Quand j'ai appris tout ça, je me suis dis : Bon Dieu tout ce que j'ai raté ! Je ne peux pas rater le colloque de Lejeune...

Le 5 mars 1971 je me souviendrai toujours qu'il neigeait alors que l'on était en mars. Voilà que l'on annonce que Lejeune va tenir une grande conférence contre l'«inacceptable» revendication de l'avortement par les filles du MLF. Tout le monde savait qu'il y aurait de la bagarre... Je m'y rends donc avec quelques alliés objectifs de ce groupe informel qui devait déboucher sur le FHAR. Je me souviens qu'il y avait Pierre Haan...

Marie-Jo : Oui, je me souviens que tu nous avait réunis dans un café...

Françoise : On devait préparer l'intervention à la prestation de ce salopard de Lejeune. Je leur ai dit qu'il y aurait sûrement de la bagarre... « *Je peut toujours apporter mon trousseau de clefs, c'est le genre de chose que l'on peut faire* ». Mais j'ai réfléchi. « *Le saucisson ne peut être considéré comme une arme de 7ème catégorie—je vous jure que c'est vrai—mais un long saucisson très dur, ça vaut une matraque. Surtout si vous frappez à la tempe. Alors, toutes les filles qui sont d'accord, achetez un long saucisson et nous nous grouperons pour faire face au service d'ordre !* ». Je ne savais pas encore que ce seraient des fachos mais je m'en doutais... « *Certainement qu'il aura des armes, alors chacune apporte son saucisson.* »

Marie-Jo : C'est exactement ça.. le groupes des polymorphes en commando saucisson !

Françoise : En Amérique ça a fait beaucoup rire. Quand j'ai raconté cette histoire à Annie Soulas, elle a fait le tour du département womens studies du Montana... Pierre Haan était le seul homme à avoir apporté son saucisson, c'est très psychanalytique (rires). Nous nous sommes rejoints devant la porte de la mutualité, un peu avant que ça ouvre. Il y avait déjà une foule de personnes. On a vu entrer les bonnes soeurs, les curés et toute une masse de religieux-ses... Comme on était pressés les uns

contre les autres, les filles ont commencé à scander : « on va avorter ! ». Je vous dit pas la bousculade ! (rires) Et moi, ennemie de la difficulté, j'avais emmené le plus gros et le plus grand des mes copains. Il s'appelait Yves et me tenait non seulement lieu de garde du corps mais de bulldozer. Parce que pour entrer, il fallait jouer de coudes. Je n'avais pas apporté de saucisson., mais j'avais acheté un parapluie le matin même pour son gros pommeau. Il valait bien un saucisson, croyez moi. ! Toutes les autres avaient des saucissons. On arrive à la conférence. Le dénommé Lejeune commence à déconner. Arrive un type que je ne connaissais pas. Un grand barbu qui se met hurler : « *vous avez vu le service d'ordre. Ce sont des fachos. Ils font le salut fasciste et puis ils ont des barres de fer et des casques. Ce sont des gens d'Ordre Nouveau !* ». Évidemment, une information pareille, ça déchaîne. Lejeune venait juste de commencer à parler pour présenter la conférence, mais le brouhaha couvrait ses propos...

Marie-Jo : On était beaucoup de filles du mouvement. Je me souviens qu'il y avait Christine Delphy, Monique Wittig, toute la bande à Wittig. Je me souviens très bien d'une réflexion de Monique quand elle a vu que l'on traînait les mecs par terre. C'était assez violent. Nous étions toutes les deux très émus.

Françoise: Il y avait avec nous une jeune Brésilienne photographe - Marysa qui était venue avec son appareil. On lui a dit « *tu es folle, tu vas te faire assommer !* » Et quand les petits fachos lui ont demandé « *qu'est ce que tu fais là avec ton appareil ?* » Elle a répondu « *je photographie ces sales gauchistes* ».

Alors ils lui ont fait un grand sourire à cause de son accent brésilien. Pendant ce temps, il y avait une bonne sœur qui criait « *Oh mon Dieu que j'ai peur, oh mon Dieu que j'ai peur !* » et Marysa lui a dit « *prenez mon bras ma sœur nous allons sortir* » (rires). Elles sont sorties ! Tout juste si les CRS ne leur ont pas présenté les armes. Au moment où les bagarres se sont déclenchées, on a lancé quelques slogans. Je me souviens que j'avais inventé « *Debré c'est fini la planète va déborder* » tout le monde a repris en cœur. Après on a commencé à casser des barreaux de chaise pour les envoyer sur la tribune. Je ne sais pas combien j'en ai envoyé.

Et puis, il y avait des petites bouteilles... C'était des petites bouteilles d'eau minérale en verres granulés, je les vois encore. Et je me souviens de ce grand barbu qui tout d'un coup vient sur moi d'un pas résolu. Il me dépasse d'une bonne tête, me prend dans ses bras et m'embrasse sur les deux joues. Puis il s'en va. Il était heureux de voir quelqu'un de mon âge se démener comme un diable. J'étais plus âgée que la plupart des jeunes qui étaient là. C'est à ce moment que les choses se sont déchaînées. Les

petits fachos ont commencé à lever leurs barres de fer. Ils étaient casqués en plus... très courageux. Et tout d'un coup, je vois Pierre Haan agripper une femme—qui à ce qu'il paraît était la femme de Lejeune. Soudain, deux casqués se précipitent sur lui et le jette à terre. Il faut dire qu'il n'était pas très vaillant. Ils levaient déjà la barre de fer. Je me suis dit qu'ils allaient lui fracasser le crâne. Je saute sur le mec— ça c'est le plus beau souvenir de ma vie— et je mets quasiment mon nez contre son nez, un petit con de 17 ans. Tout en roulant les yeux d'un air terrible, je lui dit : « *on ne frappe pas un homme qui a des lunettes !* » Le mec prend peur et recule avec sa barre de fer, épouvanté de voir cette femme plus âgée que les autres lui sortir un slogan pareil. J'aide le pauvre Pierre Haan à se relever. Mais quatre autres types l'ont empoigné pour le mettre dehors, «pas brutalement» disait le chef. Je me dis «il va être haché», mais plus tard on l'a retrouvé chez Margaret, pas du tout assommé.

Je vois Maryse qui, elle, avait été à moitié assommé par un petit Faf parce qu'elle donnait des grands coups de saucisson. A ce moment là, le boucan commençait à se tasser parce que Lejeune a vu voler des bouteilles et barreaux...

Marie-Jo : Ce n'était pas des bouteilles, c'était des boulons. Enfin, moi je me souviens de boulons. En fait, on n'a que des souvenirs de bagarre, pas de ce qui s'est dit. C'était tellement violent que la mémoire émotive fonctionne mieux. Au premier étage, ils commençaient à lancer des boulons sur la scène. Qu'est ce qu'ils font les mecs du congrès pour apaiser ? Je ne sais plus qui parlait, mais il décide de mettre Denise Legris—cette femme qui n'avait ni les jambes, ni les bras—devant la scène.

Françoise: Je me souviens qu'elle a dit « *je suis très contente d'être au monde, et je touche une forte pension* » au milieu des applaudissements . Le fait de voir cette femme tronc, heureuse parce qu'elle touchait de l'argent, cela nous a tellement écoeuré,

Yves et moi, que j'ai dit « *je pouvais supporter la bagarre, mais ça je ne le supporte pas* ». Je suis partie à ce moment et n'ai pas vu la fin.

Marie-Jo : Nous étions dans le fond de la salle, la rangée du milieu, avec Anne Marie, Maryse.... Je te passe les discours. Il y a dû en avoir mais je ne m'en souviens plus.

Françoise : Il y a juste une chose dont je me souviens. Lejeune parlait de « ces femmes qui veulent éviter les conséquences du plaisir » au milieu d'un boucan formidable. Il en était encore à imaginer que c'était surtout des questions de femmes qui voulaient avoir des amants sans en avoir les conséquences fâcheuses. Il en était resté en 1914.

Marie-Jo : Quand ils ont commencé à lancer des boulons et qu'ils ont mis Denise Legris en avant, les CRS sont arrivés dans le fond de la salle. C'était comme une rupture du pacte.

Françoise : Ils sont entrés en disant que tous ceux qui ne s'asseyaient pas allez être massa-

C'est la fête de Menie, Menie s'est faite belle, Menie s'est faite Homosexuelle, c'est la fête à Menie !
Sur l'air de la java bleue

DeBrÉ
La PIANÈTE VA
dÉbOrDeR

crés !

Marie-Jo : Il me semble que les flics et Ordre nouveau étaient côte à côte.

Françoise : Non, ils y en avaient dehors et à l'intérieur. On risquait d'être tabassé de tous les côtés

Marie-Jo : Ils regardaient dans la salle et désignaient un mec. Les types du Service d'Ordre se ruaient sur le mec qui était sensé être un meneur, le tiraient dehors et le donnaient aux CRS. A un moment donné, le SO tirait un type par les bras que Monique Witig retenait par les pieds. On a commencé à crier « Fascistes ». La tension montait de plus en plus, mais ils ne sortaient que les mecs. C'est alors que l'on a décidé de partir, puisque que l'on était seules. On a donc quitté la salle toutes ensembles, au milieu des rangées de CRS. On a eu très peur qu'ils nous tabassent. En fin de compte ils ne l'ont pas fait. On s'est retrouvé avec Françoise, Maryse et Anne Marie chez Margaret qui n'habitait pas très loin. Et on a mangé nos saucissons. J'étais tellement émue que je me suis mise à pleurer dans les bras de Françoise. Je décompressais de toute la pression accumulée.

Françoise : Moi, j'étais encore dans le rythme. J'aurais bien aimé que la bagarre continue.

Marie-Jo : Pour moi c'est l'un des moments les plus violent que j'ai vécu.

Françoise : Tu n'as pas connu mes années du PCF. Là tu aurais vu ce que c'était, des balles qui te sifflaient à droite et à gauche sur la place de la Nation au moment du 14 juillet 1954 ! Ce jour là, je te jure que j'ai reçu le baptême du feu. Très vite j'ai compris ce que c'était que le courage militaire. Ce n'est rien du tout en fin de compte. Cela consiste simplement à tenir le coup ne serait ce que 5 secondes. Au moment où tu crèves de peur, si tu te dis : « non, non je ne céderai pas », à la 6ème seconde, tu te sens invulnérable. J'aurais fait n'importe quelle connerie à partir de la 6ème seconde. Il fallait juste que je résiste 5 secondes en voyant une foule courir sur moi en hurlant et en entendant des coups de feu qui partaient de tous les côtés. C'est pour ça que la conférence de Lejeune, ce n'était qu'un jeu pour moi. Je suis de la vieille génération. Je suis née en 1920, j'ai tout connu

: la résistance, l'après-guerre avec le PC, les barricades de 1968. Je suis une ancienne combattante.

Fiammetta : Quand avez vous parlé de l'idée du FHAR qui s'est mis a existé quelques jours plus tard?

Françoise : Pendant que Denise Legris parlait, on était sur le seuil au milieu de la neige qui couvrait le trottoir à se dire qu'il fallait absolument fonder quelque chose. Après un choc pareil, on ne pouvait pas rester un mouvement informel. Pour le nom, on a hésité entre Mouvement et Front. et on s'est donc décidés pour Front. Le mot mouvement, ce sont les Belges qui l'on repris en s'appelant le Mouvement homosexuel d'action révolutionnaire (alors que les femmes belges se sont appelé Front de libération des Femmes). Dans la semaine suivant la Mutualité, nous avons décidé de nous réunir pour créer le Front Homosexuel d'Action Révolutionnaires.

Marie-Jo : Il y avait aussi Laurent Dispo, Alain Fleg, Yves. Parmi les fondateurs du FHAR, il y a eu très peu de filles du Mouvement. C'était surtout une initiative d'Anne Marie. Les filles sont venues après. Et c'est après que l'on a fondé les Gouines Rouges. On était essentiellement des femmes à être à l'origine du FHAR..

Françoise : les seuls hommes étaient des étudiants gauchistes, rejoints par quelques homos, mais surtout des femmes.

Marie-Jo : Je me souviens Pierre Haan était le plus ouvert

Françoise : Il s'est suicidé en mars 1981. En 1973 il avait participé à la revue *3 milliard de pervers*. C'était un journaliste de combat.

Moruni : Ce qui est frappant dans toute l'opération, c'est qu'elle n'a quasiment pas été préparée.

Françoise : Il y avait beaucoup de spontanéité à l'époque. On appelait les Maoïstes «les Mao sponte». Nous, nous étions des féministes spon-

textes.

Marie-Jo : C'est ça l'héritage de 1968 : retrouver sa spontanéité, c'est à dire l'action juste au bon moment.

Françoise : J'attendais cette résurgence de l'esprit 68 avec impatience. Je sentais une source sous terre que l'on la verrait rejaillir. Je le sentais au moment où sont ressortis le MLF, le FHAR, et tous les mouvements écologistes qui ont commencé à prendre forme à cette époque. On a vu tout ce qui avait été renforcé sous terre rejaillir d'une manière forte et diversifiée.

Marie-Jo : Moi, j'avais été frustrée par Mai 1968, il me manquait quelque chose. Le printemps 1971 a été extraordinaire. Il y avait des réunions tous les soirs. Il y avait une exaltation. J'ai découvert un monde. On était dans une

intensité de vie. On prenait notre vie en main. On avait du culot et de l'audace. On s'amusait. On faisait quelque chose de bien et en plus on s'amusait.

Françoise : J'ai inventé un nouveau slogan - Si la révolution n'est pas la fête elle ne vaut pas la peine d'être faite !

Marie-Jo : Aujourd'hui on ne connaît pas ça. On pratique un militantisme très utilitaire. Nous, on avait un militantisme social, convivial. On bouffait ensemble, on organi-

sait des week-end Il y avait des brassages de générations, de classes sociales. Delphine Seirig jouait un rôle très important. Je me souviens d'une réunion à *Choisir* où l'on se demandait si le mouvement devait être mixte ou non. D'un côté il y avait Gisèle Halimi, de l'autre Delphine Seyrig qui défendait la non mixité. Elle a parlé de l'avortement d'une façon authentique. Il faut dire qu'elle prêtait son appartement pour que l'on puisse y pratiquer des avortements « clandestins ». J'y ai même participé une fois. À cette époque on était partout. On se baladait avec une liste d'adresses pour les donner aux filles. Tout nous intéressait, tout nous concernait. On disait « toutes les femmes - nous sommes toutes des avortées - des avorteuses - des lesbiennes et des mal baisées » Maintenant, on est spécialisées.

Françoise : On était sûres que la révolution allait se faire et que tout tomberait dans les deux ans. La déception a été plus grande que pour Mai 68, mais moins grave. Parce qu'elle comportait la certitude qu'un espoir avait rejailli avec cette force et ne pouvait être complètement perdue. C'était une prise de conscience définitive. La révolution n'a pas pu se faire nous devons nous battre d'une autre manière.

Marie-Jo : Cela a déterminé toute ma vie. Je n'ai pas intégré Normal Sup, je n'ai pas été professeure. Ça m'a orientée vers autre chose.

Françoise : Ceux qui n'ont pas changé sont les coeurs vaillants du 21ème siècle.

Nous libèrerons, la société
 Nous libèrerons, la sexualité
 Nous disons tout haut ce que l'on pense tout bas
 Nous disons la vérité
 Sur l'air d'une guitare
 - Paroles de Marie-Jo

LES PERLES DU CONGRÈS DE LAISSEZ-LES VIVRE

«Quand la femme prendra (la pilule du lendemain) elle sera transformée en machine à avorter, sans même se savoir enceinte. ()»

«Notez que parmi les contestataires du Secours rouge, parmi les hurleurs, pratiquement aucun ne serait considéré comme anormal par un médecin» (J. Lejeune)

«La femme, à moins de ne pas être une femme, toute femme a en elle un instinct maternel. Et si une femme va contre son instinct maternel, elle se déséquilibre»

«C'est au niveau de l'inconscient que la femme est totalement déséquilibrée»

«D'ailleurs ne voyons nous pas justement en face de nous des femmes qui prétendent militer pour la libération de la femme, et que je reconnais ne pas être des femmes, absolument pas des femmes ; ce sont des femmes qui sont tombées dans le panneau des mâles, et qui veulent tout simplement une sexualité masturbatrice et fornicatoire de type rigoureusement masculin».

(Compte-rendu de la réunion, Brochure de LLV, 1971)

Propos recueillis par Moruni Turlot et Fiammetta Venner